

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

ORPHELINES

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Né d'aucune femme

Grossir le ciel

Glaise

Buveurs de vent

FRANCK BOUYSSÉ

ORPHELINES

Roman



VOIR DE PRÈS

© 2020, Moissons noires
Groupe La Geste.

© 2021, Voir de Près pour la
présente édition

ISBN 978-2-37828-352-0

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

Les personnages, les décors particuliers et les situations de ce roman sont absolument imaginaires. Toute ressemblance ne serait que le produit du hasard.

« Mais un jour le coupable
délaisa les sentiers faciles
Pour emprunter les sentiers
périlleux et mener
Le juste en terres infertiles. »

*Le Mariage du ciel
et de l'enfer*
William Blake

1

Depuis deux jours, le cœur d'Emma avait régulièrement ralenti son rythme, puis s'était finalement arrêté sans que personne ne trouve opportun de changer quoi que ce soit à cet ordre des choses-là. Parce que, au fond, rien n'avait changé. La même immobilité. La vie en moins.

Et pourtant, après la nouvelle de la mort de sa femme, Bélony avait eu le sentiment de se retrouver seul au monde. Plus qu'un sentiment. La confrontation brutale avec un espoir détruit.

Il avait acheté une concession suffisamment grande dans un cime-

tière, au nord de la ville, pour pouvoir y loger à trois. Mathilde, sa fille, avait été la première à descendre les marches, tuée sur le coup dans l'accident de voiture qui venait aussi de coûter la vie à sa femme, après des années de coma ; lui, ce serait pour plus tard. Cet ordre-là. Réunis. Qu'est-ce qui pouvait bien être réuni dans le néant ? Sûrement pas la douleur. Alors, quoi ?

Le vieux flic savait que des changements allaient s'opérer en lui. Il avait assisté à d'autres deuils dans son existence, en spectateur attentif. Il savait que, dans la majorité des cas, la vie revenait sous une forme, ou sous une autre. Même si, à ce moment précis, il pensait

que la lutte pour l'oubli était un combat perdu d'avance. D'accord, il n'y aurait plus ces visites, qu'il lui semblait devoir à sa femme. Ç'avait été le plus difficile à vivre, être devant ce corps inerte. Désormais, tout cela était terminé. Bélony voulait simplement se souvenir du bois clair dans lequel gisait le souvenir d'Emma. Pas cette chair recouverte d'escarres, qu'il ne supportait plus de voir sur un lit d'hôpital. À la fin.

Dalençon, la jeune collègue de Bélony, avec qui il faisait équipe depuis quelques mois, était présente à l'enterrement. Elle le prit dans ses bras, au moment des condoléances, et il trouva ce geste étrangement réconfortant, presque agréable.

Rien de plus. Une chose qu'il avait oubliée depuis longtemps. Durant un bref instant, il se sentit exclu de la foule conventionnelle massée dans le cimetière pointillé de compassion, et il en sut gré à la jeune femme.

Emma mourait au printemps. Avant de se rendre à l'inhumation, Bélyon avait remonté l'autoroute en direction de Paris, puis était sorti à la première bifurcation. Il s'était arrêté dans un chemin, pour aller cueillir une brassée de fleurs des champs, ces mêmes fleurs qu'il venait de déposer sur le cercueil de sa femme, qui sentaient bon, un mélange indéfinissable et complexe d'odeurs familières superposées à

celle de la terre à peine humide de pluies anciennes. Serait-ce suffisant ?

Dalençon proposa à Bélyony d'aller boire un verre en ville, après l'enterrement. Il refusa poliment. Besoin d'être seul. Elle comprit.

Il abandonna sa voiture devant le portail du cimetière. Il avait envie de rentrer à pied, peu importait la distance. Il reviendrait en fin d'après-midi, quand le calme aurait repris ses droits.

Bélyony traversa le boulevard des Arcades, puis descendit la grande avenue. Le reste du trajet le menant à son appartement ne fut qu'une suite de gestes réflexes.

Il ouvrit une bouteille de vin, puis,

debout dans le salon, il se mit à boire lentement, afin de bien sentir l'alcool descendre dans sa gorge avant de rejoindre le sang. Voilà que cet allié de longue date le trahissait. Malgré une deuxième bouteille, il n'y eut pas de feu d'artifice. Pas d'implosion. Juste la décomposition de sa peine en particules élémentaires. Il tenta de fermer les yeux pour voir ce que ça faisait. Fermer les yeux. Sa tête ne tournait même pas. Malgré les verres qui se succédaient au même rythme que des gymnastes s'envolant les uns après les autres au-dessus des agrès. Elle ne tourna pas.

Bélony se dit qu'il aurait peut-être dû accepter l'invitation de sa

collègue. Il l'avait refusée, simplement parce qu'il pensait devoir vivre ce moment seul. Et en cet instant, il réalisait qu'il avait confondu sa peine avec la source de sa détresse. Il aurait eu envie de quelqu'un avec qui s'évader, mais se l'interdisait au nom d'une pudeur dont tout le monde se fichait. Il savait déjà tout de ce tourbillon intérieur, qui prenait naissance au creux de son bonheur, et qui s'enfonçait en lui, en mouvements circulaires croissants imprégnés de bile.

Le téléphone était à moins d'un mètre. Il aurait suffi d'un pas, d'un geste du bras, pour contrarier la nuit. Un seul petit mètre. Une distance

que Bélyny ne put se résoudre à effacer, et il ne sut jamais pourquoi.

En fin d'après-midi, il reprit le chemin du cimetière. Après une heure de marche, il sortit de sa torpeur au moment où la lourde porte en fer du cimetière pivotait sur ses gonds rouillés dans un bruit de fin du monde. Les allées sentaient la camomille et le chèvrefeuille. Il se cogna plusieurs fois contre des dalles, sur lesquelles étaient inscrits des noms inconnus. Dans ce village où les habitants dormaient à poings fermés. Il tenta d'imaginer à quoi pouvait ressembler un repos éternel. Y renonça. Parce que sa propre éternité ressemblait à un mur, que même les âmes ne